

de race se ruant à la curée, bourgeois effrayés tout occupés à sauver leur caisse, peuple souverain renégat de la liberté, chrétiens faisant métier de la vertu, tartufes politiques caressant, pour mieux la tondre, la bête populaire, prêts à tonner dans les clubs ou à saluer les trônes, selon le traitement attaché à l'un ou l'autre emploi ; courtisans de la puissance, armés contre la faiblesse, femmes au visage et au cœur de modistes, adoratrices du miroir et du chiffon ; héros de boudoir, allant finir dans les tripots ou entonner, aux mauvais lieux, l'hymne du suicide. Certes, ce spectacle n'est pas fait pour flatter le poète des déserts, et, s'il ne peut plus remonter vers les sommets, il se réfugiera, pour éviter ces hontes, dans une solitude nouvelle, sous le toit modeste où se groupent les amours de la famille.

Là, par un flot d'air pur mon âme est soulevée,
 Comme sur l'Alpe vierge où l'aigle a sa couvée,
 Et les jeux de mes fils, excitant mon réveil,
 Illuminent mon cœur, clairs comme le soleil.
 Là, sur mon humble seuil, égayé de leur flamme,
 J'habite encor plus haut dans les sommets de l'âme ;
 Là, mieux qu'en nos déserts, j'ai, pour monter encor,
 Pour m'approcher de Dieu, j'ai mon échelle d'or.

(Pro aris et focis).

Voilà une nouvelle corde que Victor de Laprade devra ajouter à sa lyre ; la poésie du foyer, et son œuvre où déjà la nature s'étale dans sa magnificence, où respire l'âme, où rayonnent la grande figure de la patrie et le divin sourire du Christ, son œuvre sera complète lorsqu'on y sentira battre les cœurs des enfants et des mères.

Rentré tout-à-fait chez les humains, le poète est décidé à tirer, comme il le dit lui-même, un cri de l'âme des vivants. Ce cri de foi, d'espérance et d'amour, d'où peut-il jaillir, si ce n'est du cœur de la jeunesse ? Il fut un temps où le